

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Paul BONDALLAZ

Le premier socialiste

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 266-269

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

LE PREMIER SOCIALISTE

Ouf !... quelle fatigue, au diable le patron, le métier. Et Caïn se laissa choir sur une chaise, envoya promener loin de lui son chapeau de planteur, sortit son « brûlot » de sa poche, le nettoya et le bourra de tabac extra fort : Allons, toi, un peu vite, du feu, s'écria-t-il, en s'adressant à Abel qui, assis dans un coin, effeuillait une branche de coudrier pour en faire un aiguillon. Le petit, toujours obéissant et qui tremblait devant le grand, s'empessa d'aller quérir un tison dans le fourneau de maman Eve qui préparait le souper.

A ce moment Adam rentra, il avait trimé tout le jour pour retourner un champ où la famille comptait planter des fèves. Il prit aussi sa grande pipe de merisier, et, tout en allumant, s'informa si les moutons et les bœufs roux étaient rentrés à l'étable, si on avait sarclé les allées, ratissé les plates-bandes, si tous les grands et petits animaux du bon Dieu avaient reçu leur pâture. Tout le troupeau qui s'en était allé paître sur les rives de l'Euphrate, conduit par Abel était rentré au complet au bercail ; le brave enfant avait même trouvé le temps d'éplucher des légumes et de faire encore des commissions. Son frère, parti quand déjà la clepsydre indiquait qu'il était tard dans la matinée avait passé sa journée à prendre des moineaux, à bailler, à dormir à l'ombre et à traiter son cadet de fainéant. Le petiot était toujours seul quand il s'agissait de courir bien loin pour faire revenir quelque aventureuse génisse, seul pour faucher les blés d'or en juillet, pour labourer en automne et préparer la provision de bois nécessaire au ménage ; pourtant, quand maman avait apprêté quelque friandise, le grand qui buvait sec et mangeait gros se chargeait le mieux du monde de faire tout disparaître : « Moi, s'écrie-t-il sans cesse, en se tapant sur le ventre, moi prolétaire qui crève de faim, moi travailleur ! »

Mais la besogne de ce jour-là était si microscopique

qu'Adam, en bon patron qu'il était, voyant que les observations et les remontrances réitérées n'avaient d'autres résultats que de pousser Caïn à se mettre en grève et à faire Kneipp six jours sur sept, décida qu'à l'avenir chacun serait récompensé selon son mérite : « Soyons justes avant tout, dit-il, travaillez, je vous payerai chaque soir votre journée, convenons du prix : » — « Je demande dix pommes et huit heures de travail, s'écria Gain. (La pomme était alors l'unité de monnaie.) — « Impossible, à ce taux-là je me ruine » — « Nous sommes citoyens, nous ne voulons pas nous laisser pressurer par le patron, liberté du travail ta ta ta hydre du capitalisme prolétariat grève ta ta ta liberté, égalité, fraternité, syndicat !

C'était un vacarme à devenir sourd. Eve accourut tout effrayée, les poules qui picotaient sous les fenêtres s'enfuirent en étendant les ailes et en poussant des cris d'effroi, et les bœufs dans leur étable commencèrent à mugir. On ne put s'entendre, Caïn furieux sortit en frappant la porte jurant qu'il ne travaillerait plus.

Pourtant après maintes entrevues, maints pourparlers, on convint de 8 pommes pour la journée de 10 heures plus 5 pommes par mois pour la caisse de secours. Chacun se mit à construire son petit grenier pour emmagasiner le fruit de son travail. Celui d'Abel fut bientôt sous toit, et la charpente debout, on porta au banquet un toast à Caïn qui en était encore aux fondements. Et lui, tout fier, répondit au nom de la classe ouvrière socialiste qui peine et qui sue, terminant par une apothéose de la liberté des temps futurs

Ali ! par exemple, toute la semaine qui suivit, il chôma c'était l'octave de la fête, il est bien juste qu'on se récréé parfois, le capitaliste le fait bien. Quinze jours plus tard c'était le cinquantième anniversaire de la création du monde, on chôme ; puis, quand les fleurs reparurent, quand le soleil devint plus gai, la nature plus riante, on chôme, (c'était le premier Mai, fête de 1^{re} classe avec triple octave cette fois.

Quand il fait chaud, on chôme, quand il fait froid on chôme, quand le jour est trop long, la nuit, trop courte, le travail trop pénible, le patron exigeant, on chôme toujours, on chôme encore. Caïn chercha bien à circonvenir son frère, à l'empêcher par des phrases ronflantes de se rendre à son travail, mais celui-ci en sifflotant continuait à bêcher son champ. « Allons, mon cher, lui dit-il un jour, ne vois-tu pas que je suis dans la misère, montre-toi digne de ton frère et de ses immortels principes ; abandonne-moi une partie de ton grenier pour y retirer le fruit de mes peines. L'autre fit bien un peu la grimace, mais comme il était bon « zig » il finit par consentir ; le voilà donc entassant ses pommes afin de faire place et de se montrer bon camarade.

Mais les jours passaient et la grève continuait. Tandis que ses fruits s'empilaient rouges et roses, les casiers du socialiste restaient vides, deux ou trois pépins se lamentaient seuls dans la poussière. Était-ce étonnant ! Le jour il dormait, mangeait, se promenait, les mains dans les poches, une fleur qu'on assure toujours avoir été rouge à la boutonnière, hurlant dans les bois quelques couplets avant-coureurs de l'Internationale, épouvantant tous les animaux. La nuit, après avoir bu le suc capiteux de certaines plantes, il rentrait tard, menaçant de tout casser si on ne lui donnait des pommes et encore des pommes. Eve pleurait dans son tablier, Abel s'efforçait de calmer son père qui voulait mettre le gréviste à la porte. Or il arriva qu'un soir où il ne voyait pas bien clair, un de ces soirs où l'on voit le chemin en zig zag, les arbres sautiller dans la campagne, où l'on voit tout double ne sachant trouver la serrure de sa porte, il tomba, s'égratigna la main. Il fallut se résoudre à lui abandonner le contenu de la caisse de secours. Quand il ne resta rien, Caïn rétabli, invoqua les droits de l'homme et du citoyen, du prolétaire, Messieurs, du socialiste, de ceux qui succombent à la peine pour soigner encore sa petite santé.

Cependant lorsqu'Abel crut au bout d'un certain temps

sa récolte suffisante, il songea à jouir aussi du fruit de son travail. Il fabriqua un pressoir, imagina la construction de tonneaux, agrandit sa cave et se mit à l'œuvre pour fabriquer son cidre. Il coulait limpide, doré, fleurant bon : « C'est superbe ce cidre, c'est délicieux, s'écria Caïn, mon cher, tu es fort aimable, mais tu sais nos grands principes, liberté ! égalité ! fraternité ! Partageons, rien n'est plus juste ! » Ce fut l'autre qui ouvrit de grands yeux. « Ah ! par exemple, toi qui n'as rien fait ! — « Liberté, égalité, fraternité ! ou la mort, entends-tu misérable ! » — « Mais il me semble que. . . »

Quoi ! tu protestes, ô vampire, qui sucés le sang des travailleurs, toi qui te nourris de la sueur du pauvre, qui opprimes et écrases ton semblable sous le joug de tes capitaux, tu es de même essence que moi, je suppose, toi capitaliste, tyran aristo, accapareur, il est temps de faire droit aux revendications de celui qui souffre, l'aurore se lève à l'horizon, l'heure de la justice, de l'émancipation a sonné ; lève-toi travailleur pour frapper l'hydre menaçante, lève-toi !

Et comme Abel ne semblait pas encore convaincu par ce flot de belles phrases, Caïn toujours au nom des immortels principes : Liberté, Egalité, Fraternité, l'assomma d'un coup de gourdin.

Ce fut le premier résultat de la journée de huit heures.

Paul BONDALLAZ